

Préface

André Lussier est peut-être d'abord et avant tout un homme de la revue *Cité libre*. Certes, sa pensée est fortement marquée par la psychanalyse, qui restera son outil privilégié d'observation, mais son engagement est celui du citoyen critique des trois grandes formes d'autorité de son époque : l'État, l'Église, la Nation.

Sa première indignation publique remonte à 1947 avec la censure du film *Les enfants du paradis*, alors qu'il est secrétaire de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal. « Les censeurs, écrira-t-il, prêtent à Dieu le langage du sur-moi » en dénonçant la collusion entre Duplessis, l'archevêché et le rectorat de l'université¹. Mais le véritable enjeu est celui de « la vérité du charnel ». Pour André Lussier, cette vérité ne peut se trouver dans l'enseignement de femmes et d'hommes qui ont fait vœu de chasteté². La position du psychanalyste devance le débat des croyances laïques à propos de la contraception, dernier carré où les catholiques ont décidé de ne plus remettre à des hommes non mariés et tenants du vœu de chasteté la compréhension et la décision en matière de contraception.

Être un homme de *Cité libre* a le plus souvent signifié dénoncer le nationalisme, en bonne partie en raison du type de nationalisme ultraconservateur et antidémocratique qu'incarneraient alors Maurice Duplessis et ses gouvernements successifs. L'expérience du xx^e siècle lui

aura fait connaître des exemples de nationalisme exacerbé et de chefs qui « se complaisent à rouvrir d'anciennes blessures », terrain psychologique « par excellence pour le déclenchement de la violence » et pour l'idéalisation par la « promesse de gloire et de bonheur³ ».

L'homme de *Cité libre* ne peut regarder derrière lui sans voir les blessures du duplessisme, sans évoquer l'habitude de duplicité : menace de Duplessis face à Ottawa et asservissement économique face aux Américains et aux Anglais, hauts cris contre l'ingérence d'Ottawa en éducation et négligence chronique des universités, verbe haut de l'autonomisme et acceptation de la stagnation. C'est cette posture qui, à l'époque de la Révolution tranquille, prendra la forme d'un chauvinisme allant jusqu'à valoriser la médiocrité, notamment en matière de langue.

André Lussier devra pourtant prendre ses distances de *Cité libre* en s'intéressant aux « facteurs psychologiques indubitablement en cause dans les peu glorieux épisodes du rapatriement de la Constitution et de l'échec de l'Accord du lac Meech ». Le psychanalyste pointe du doigt un P. E. Trudeau incapable de voir l'incongruité d'une réponse par le mépris au nationalisme, qui est précisément « l'enfant du mépris ».

Le citoyen-psychanalyste ne se contente pas d'identifier les facteurs psychologiques à l'œuvre dans l'entreprise politique de P. E. Trudeau ; il met aussi à l'épreuve les positions de grands penseurs de la souveraineté : Pierre Vadeboncoeur, Pierre Perrault, Jacques Brault, Fernand Dumont.

La pensée de Vadeboncoeur est pour lui représentative des forces, des craintes, des passions de la pensée

souverainiste : elle séduit ceux qui penchent vers l'excès. À la perspective d'aliénation induite par le fédéralisme dénoncée par Vadeboncoeur, Lussier oppose une autre conception de l'identité du sujet, celle du « clivage intérieur : deux parties d'un même être qui cohabitent en lui en s'ignorant l'une l'autre ».

Lussier n'est pas tendre avec le poète et le cinéaste de l'épopée lyrique, Pierre Perrault, disciple de Félix-Antoine Savard. Celui-ci avait écrit ce passage cité par le cinéaste : « Et je songe : dans une coupe qu'un artisan de chez nous façonnerait de notre argile où tournerait [...] la procession des titans, oh ! le grand vin de force et d'immortalité que la jeunesse de mon pays pourrait boire. » Réaction du psychanalyste : « Relisant ces lignes, j'eus froid dans le dos. Vertige de l'idéalisation de soi, culte de la pureté de la race, enivrement de l'amour de soi dans l'orgueil, séduction de l'âme et de l'esprit par des promesses empoisonnées, discours perverti par la confusion des cimes avec l'abîme, discours satanique ».

Quand le psychanalyste lit le poète et philosophe Jacques Brault, c'est la conception du « père » qui départage les interprétations : « Nos "Pères", ceux qui ont mené le combat politique, ont fait beaucoup mieux, humainement, politiquement et psychanalytiquement que de jouer les adolescents timorés. Au lieu de voir dans l'autre (le Canada) une figure de père à craindre, ou encore une autorité étouffante à étouffer, ils ont le plus souvent traité les autres comme des pairs en invitant à les traiter en retour comme pairs. » Les « pères » de Lussier sont ses pairs et, dans cette dynamique, il s'agit plus de parachever l'œuvre de libération personnelle et collective que de

vouloir la séparation. En bout de ligne, ce sont toujours les « forces de vie » qui départagent les trajectoires : « Nous ne sommes pas sur la même trajectoire. Là où les souverainistes me voient traîner de l'arrière, regardant passer l'histoire en refusant de la faire, de mon côté, [je pense] qu'ils refusent de prendre le train de la vie, de la vie politique, collective³. »

Dans son dialogue avec Fernand Dumont, Lussier retrouve la question du « traumatisme de l'enfance » de l'histoire québécoise, même si son « cœur tressaille » à la lecture de l'affirmation du sociologue et essayiste à l'effet que « le vrai commencement de l'histoire de ce peuple, c'est la Constitution de 1791 et non le Régime français », cette vieille idéalisation à laquelle le psychanalyste a été habitué. C'est au Dumont de la *Genèse de la société québécoise* et de *Raisons communes* que le psychanalyste prête surtout attention. Il n'a pas tort d'y lire un ébranlement, des doutes, des interrogations nouvelles à propos d'une « communauté politique » à édifier où, écrit Dumont, « la nation trouvera un appui, sans pourtant s'identifier à l'État ».

Si, dans sa réflexion sur le nationalisme, Lussier lutte contre les étiquettes réductrices de lui-même comme fédéraliste, c'est avec la critique des formes d'autoritarisme qu'il renoue dans le présent ouvrage. L'homme de *Cité libre* est ici l'homme intellectuellement et spirituellement libre. Dénonciateur courageux de la censure au début des années 1960, il appartient à la lignée de ses contemporains (Jacques Ferron, Pierre Vadeboncoeur, Maurice Blain, Jean Le Moyne) qui ont, eux aussi, dénoncé l'usurpation et la domination des esprits. C'est

ici l'adhérent au mouvement laïque de 1961 qui reprend du service, le tenant critique des « forces de vie » qui conjugue souvenirs et combats dans une autobiographie partielle où les figures de l'autorité sont examinées.

C'est dans sa critique et sa dénonciation de dogmes fondamentaux des religions catholique et juive, que Lussier m'apparaît le plus radical des penseurs anticléricaux québécois. Mais ce livre est d'une nature particulière. Il va au-delà de l'anticléricalisme. C'est peut-être le livre d'une vie, dans le sens où l'on dépose un vieux poids pour porter enfin un regard libéré et libérateur sur le monde.

Yvan LAMONDE

Notes

1. Texte d'abord paru dans *Cité libre* en juin-juillet 1960; repris sous le titre « Les dessous inconscients de la censure », dans A. Lussier, *Les visages de l'intolérance au Québec*. Textes d'hier et d'aujourd'hui, Sillery, Septentrion, 1997, p. 27.
2. « Notre école confessionnelle et l'enfant. Essai sur l'éducation sexuelle par les religieux » est d'abord publié dans *Cité libre* en décembre 1961 et repris dans *Visages de l'intolérance au Québec*, p. 65-115.
3. *Le nationalisme québécois sur le divan*, Montréal, Fides, 2002, p. 19.